

# COFFEES WITH **THE SECRETARY-GENERAL**



**Michaël Jérémiasz**

30 October 2018



# COFFEES WITH THE SECRETARY-GENERAL

Bringing New Perspectives to the OECD

Secretary-General's Speech Writing and Intelligence Outreach Unit



# Michaël Jérémiasz

**Michaël Jérémiasz**, né le 15 octobre 1981 à Paris, est un joueur professionnel de tennis en fauteuil roulant.


Il est titulaire de quatre médailles aux Jeux paralympiques (médaillé d'or en double avec Stéphane Houdet en 2008 aux Jeux de Pékin ; médaillé de bronze en simple et d'argent en double avec Lahcen Majdi à Athènes en 2004 ; médaillé de bronze en double avec Stéphane Houdet à Londres en 2012).

Il est aussi vainqueur de l'Open d'Australie en simple et totalise dix titres du Grand Chelem en double. En 2005, il est numéro un mondial. Il est le porte-drapeau de la délégation française lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux paralympiques de Rio en 2016.

Devenu paraplégique suite à un accident de ski en 2000, Michaël Jérémiasz a depuis fondé deux organisations qui contribuent aux changements de regards, de relations et de pratiques entre le « monde du handicap » et le « monde valide », vers plus de justesse, d'inclusion et d'égalité.

Initialement conçue pour accompagner les sportifs paralympiques sur l'ensemble de leur carrière, « Handiamo! » s'est ensuite développée dans l'organisation d'événements sportifs et de conférences de sensibilisation au handicap dans lesquels ces champions interviennent.

L'Association « Comme les Autres » propose quant à elle un accompagnement global des personnes handicapées à la suite d'un accident de la vie dans leur parcours de reconstruction.

 @mjeremiasz & @CL\_Autres

 michaeljeremiasz & commelesautresasso

 [www.facebook.com/CommelesAutres](http://www.facebook.com/CommelesAutres)

**Web:** <https://www.commelesautres-asso.org/>



## “Banaliser la différence”

**Mario López-Roldán** : *Michaël, permettez-moi donc de lancer la présentation en vous demandant : Comment l'association 'Comme les Autres' a-t-elle été fondée ? Quelle est l'histoire de cette association ?*

**Michaël Jérémiasz**: Bonjour à toutes et à tous, désolé pour le retard, on a bu beaucoup de café avec le Secrétaire-général. Je suis ravi d'être là, c'est la deuxième fois que je viens à l'OCDE, et je suis ravi d'avoir cette opportunité d'échanger avec vous. L'association 'Comme Les Autres' est née d'une expérience personnelle.

J'ai eu un accident de ski à l'âge de 18 ans à la suite duquel je suis devenu paraplégique, et je me suis reconstruit. C'est-à-dire que j'ai retrouvé une vie sociale épanouie. Je pense que c'est l'enjeu pour tout le monde, d'avoir une vie sociale épanouie et d'être heureux. Cela a pris un certain nombre d'années pour moi pour retrouver ce bonheur, et donc j'ai constaté qu'il y avait plusieurs facteurs, qui sont des facteurs universels, notamment l'entourage, la capacité à rire de tout, à rire de l'inacceptable, l'humour, l'autodérision qui est un outil important dans le parcours de reconstruction.

C'est aussi le sentiment d'utilité, et l'activité, pas forcément un travail rémunéré, mais le fait de faire des choses qui sont productives, des choses utiles. Il y a aussi le tempérament, mais ça on ne maîtrise pas forcément, c'est la manière dont on a été éduqué et formaté par la





société. En fait toutes ces choses-là, avec un entourage extrêmement aimant et sensible, qui savait exactement se comporter avec moi quand j'ai eu mon accident, tout ça a fait qu'au bout de quelques années j'ai redécouvert une vie sociale épanouie. J'ai réussi à m'éclater, j'ai construit cette carrière de sportif professionnel.

Cependant, onze ans plus tard, je me rendais compte que je n'étais pas très utile à la société, que mon métier était de taper dans une balle jaune. Je me suis dit « mais qu'est-ce que j'apporte à mon niveau à la société ? ». La réponse était « rien ». Il manquait quelque chose.

Au détour d'un déjeuner avec mon grand frère et ma femme, ils ont eu l'idée de créer cette association, pour permettre à des personnes handicapées comme moi, qui ont eu un accident de la vie, d'avoir en leur possession les outils nécessaires à la reconstruction. Ça ne veut pas dire qu'on va les utiliser à leur place, chacun est maître de son destin, mais en tout cas de les mettre à leur disposition.

On a donc créé cette association, qui organise des séjours sportifs à sensation forte, où on mélange des publics handicapés et valides, gratuitement. L'idée est de se dire que l'on peut retrouver une vie épanouie après l'accident. On peut être heureux malgré le fait qu'on soit en fauteuil roulant, amputé, qu'on soit handicapé. Simplement il y a des outils indispensables à la reconstruction, que nous avons identifiés, et le sport à sensation forte est l'un de ces outils-là.

Aujourd'hui notre association a accompagné plus de 500 personnes handicapées dans leur parcours de reconstruction, elle compte une douzaine de salariés, on se développe, on étend notre présence sur le territoire français. L'idée c'est que cette association puisse un jour répondre à toutes les problématiques des personnes victimes d'un accident de la vie. On estime 1500 blessés médullaires (de la moelle épinière) par an.

Évidemment ça ne règle pas le problème global de l'intégration dans la société, et ce qu'on fait est donc aussi un travail de lobby à plusieurs niveaux. L'association Comme les Autres doit aussi faire ce travail-là, c'est-à-dire de bousculer la société, qui aujourd'hui discrimine. Les personnes handicapées sont la minorité la plus discriminée dans la société, pas seulement sur la question de l'intégration, mais aussi sur l'emploi - on a un taux de chômage des plus importants -, et dans tous les secteurs de la société.

**Mario López-Roldán** : *Merci beaucoup. Justement sur l'importance du lobby, l'importance d'avoir une unité pour développer une force d'influence sur les politiques publiques. Est-ce que ton association, ton travail, t'ont amené à construire cette unité entre les différents handicaps pour avoir une voix plus forte et puissante ?*



**Michaël Jérémiasz** : Je pense que le plus grand handicap de la minorité à laquelle on appartient c'est justement cette incapacité à se fédérer. Aujourd'hui nous sommes 12 millions de personnes handicapées dans la société en France. Évidemment, ce ne sont pas que des gens en fauteuil roulant – en fauteuil nous représentons environ 2% de cette population. 80% des handicaps sont invisibles. 12 millions ça représente environ 1/6 de la population française. C'est un problème universel.

Notre incapacité a été de fédérer toutes ces personnes-là et d'être aujourd'hui un lobby extrêmement fort. Le pouvoir de nuisance que pourrait avoir les handicapés dans notre société si l'on se fédérait autour d'un projet global -qui est uniquement la défense de notre citoyenneté, de notre capacité à accéder aux droits comme les autres-, est énorme, et aujourd'hui on gagnerait. Sauf que le problème est qu'on en est incapable, pour plusieurs raisons; parce que les pathologies sont différentes, les enjeux sont différents, que ce soit handicap moteur, handicap de naissance, handicap invisible, psychique, mental,

pleins de raisons l'expliquent. Telle est la réalité.

Moi ce que je fais, à titre personnel, et l'Association est un outil pour cela, c'est de faire ce lobby, de faire ce travail auprès des gens et des structures auxquelles on a accès. Finalement, ma plus grande fierté en tant que sportif de haut niveau c'est tout ce que ça m'a ouvert comme portes, en tout cas en termes d'utilité. Il n'y a pas le dixième des choses que je peux faire auxquelles j'aurai eu accès uniquement parce que ce que je raconte peut-être quelque chose d'intéressant.

Non, c'est parce que le fait d'avoir ce discours en étant champion m'a ouvert des portes. Aujourd'hui avec les chances que j'ai de venir ici vous parler, ou avec notre président, secrétaire d'état, différents ministres, des directeurs de chaînes, des entreprises, avec des associations, c'est d'aller rencontrer tous les acteurs de la société pour justement essayer de faire quelque chose qui paraît assez évident, c'est d'apprendre le vivre ensemble.

Alors c'est une belle promesse politique le vivre ensemble, mais là ça prend tout un autre sens : c'est la capacité à vivre ensemble selon les mêmes règles et dans les mêmes conditions. Évidemment, nous ne sommes pas les premiers, il existe plusieurs autres minorités qui ont aussi dû se battre et faire ce chemin, on a tous les mêmes combats. Simplement nous ça arrive plus tardivement. On se retrouve à mener un combat qui paraît évident et qu'on ne devrait pas avoir à mener.





Que je puisse avoir un travail comme vous, aller en boîte comme vous, que je puisse avoir accès aux mêmes choses que vous me paraît évident, d'une banalité sans nom, mais la réalité est qu'aujourd'hui ce n'est pas possible en France en 2018. Et je précise bien le pays et l'année où l'on vit, car on ne parle pas d'un pays où le premier combat est l'accès à l'eau potable : on parle d'un des pays les plus riches au monde.

Notre incapacité, l'incapacité de nos gouvernements successifs de trouver des solutions pratiques, qui, contrairement à ce qu'on dit, ne coûtent pas des dizaines de milliards d'euros : le bon sens ne coûte pas d'argent. C'est la capacité à trouver des solutions concrètes au quotidien : tout n'est pas question d'accessibilité et de normes, évidemment pour certaines pathologies ou handicaps il faut le prendre en considération.

La question de l'accessibilité universelle est un enjeu. La question de vivre ensemble, de donner à tout le monde la capacité d'accès et l'égalité de jouir de ce que la vie peut nous offrir, est vitale. Aujourd'hui ma petite notoriété de sportif de haut niveau me permet de faire ça, et je sais que seul je ne changerai pas le monde, mais seulement de pouvoir rencontrer des gens et essayer de changer les perceptions, que le citoyen que je rencontre ait une attitude plus juste, le bon sens.

Car banaliser la différence c'est ça : quelqu'un qui n'est pas exactement comme vous, et pas une personne se ressemble, chacun a ses distinctions, ce n'est pas juste un fauteuil roulant. La diversité est la richesse de notre société. À nous aussi de se fédérer en un groupe unitaire pour faire ce travail. Je ne veux pas attendre que ce soit la génération d'après, je veux aussi en profiter. Forcément, des progrès ont été fait, on vit mieux aujourd'hui qu'il y a 50 ans, mais on ne parle pas de survivre on parle de vivre. Et vivre c'est pouvoir jouir de tout ce que la société a à nous offrir. Oui il faut continuer à faire du lobby.

**Mario López-Roldán** : *On parle trop souvent de cette limitation des handicapés dans la société. Est-ce qu'on trouve aussi la force et qualité exceptionnelles qui peuvent donner aux personnes handicapées un avantage comparatif dans le monde du travail ? Est-ce que le sport peut-être un moyen pour reconnaître ces qualités, ces forces, pour surmonter ces défis ?*

**Michaël Jérémiasz** : Dans une étude récente dans le monde de l'entreprise, on trouvait que sur cinq femmes atteintes d'un cancer pendant leur parcours de vie et qui retournaient à l'emploi après avoir dû s'arrêter à cause de la maladie, deux femmes revenaient avec des capacités et une force supérieures à celles d'avant leur cancer ; elles toléraient entre autres beaucoup mieux la pression.

Aujourd'hui il y a tout un travail à faire de désacralisation, autour de la vision et l'ignorance qu'on a sur le handicap et la performance. On en parle très peu. Je ne parle pas de performance sportive, mais de performance dans la capacité à faire des choses efficaces dans l'entreprise, et les faire bien. Il y a un important travail d'information à faire, et pas seulement sensibilisation. En faisant le travail d'information, on banalise : c'est-à-dire que la personne handicapée peut être en retard comme une autre, ou en avance comme une autre, elle peut être performante et faire gagner comme les autres. C'est une personne comme les autres.

Et le sport, qu'on utilise beaucoup dans l'association, est un outil essentiel à ça quand on vient d'avoir un accident de la vie. Du jour au lendemain, en tout cas pour les personnes comme moi en fauteuil roulant, vos bras deviennent vos jambes. Aujourd'hui la société vous dit que vous ne correspondez plus aux critères d'esthétisme, aux critères qui permettent d'être performant et autonome, mais réellement c'est la société qui vous rend handicapé. Ce n'est pas votre situation au quotidien. Quand je suis chez moi je ne suis pas handicapé ; c'est quand je sors de chez moi que je le deviens. C'est la société qui est hostile. Et le sport a plusieurs vertus : la première c'est qu'il vous rend autonome, sur des choses basiques telles qu'aller aux toilettes, se déplacer d'un siège à un autre, etc.



Le sport est un accélérateur pour retrouver l'autonomie sur des choses basiques. La deuxième vertu du sport est de se reconstruire un corps. Un corps qui a été abimé, qui ne correspond plus aux critères. Il faut se réapproprier son corps et pouvoir s'apprécier à nouveau. Avant de laisser la place à la vie affective et à quelqu'un d'autre pour qu'il vous aime, il faut savoir s'apprécier soi-même. C'est simplement se reconquérir son identité.

La première fois qu'on m'a amené mon fauteuil roulant suite à mon accident, je l'ai vu comme un signe de liberté : je me suis dit « j'ai enfin l'outil qui va me permettre d'être autonome, de sortir de l'environnement médicalisé ». Ça m'a permis de découvrir le monde. Donc le sport, on ne parle pas de former des sportifs de haut niveau, on parle de gagner en autonomie et puis au-delà de ça, c'est un endroit où l'on crée du lien social, où l'on fait de l'activité pour réduire les risques cardiovasculaires, un endroit où l'on joue selon les mêmes règles, ou en tout cas où on est sensé évoluer selon les mêmes règles.

On est moins discriminé. Donc oui, c'est un enjeu important. On aura les jeux olympiques et paralympiques à Paris en 2024, c'est demain. On a énormément de travail à faire là-dessus, ne serait-ce que pour cet enjeu-là : ce que les jeux peuvent apporter à une société comme la nôtre dans sa construction. Certainement, ça sera un succès. Mais la question est tout le travail qui y mène : qu'est-ce qu'on va faire pendant six ans ? Comment va-t-on se servir des jeux pour fédérer toute la société derrière un projet commun, vers une société plus juste, plus accessible ? Pas seulement l'accessibilité physique aux handicapés, mais aussi l'accès aux mêmes droits, au travail, et l'accès à la culture. Certes, le travail est important, mais il faut aussi penser au loisir ; Et tout le monde doit pouvoir avoir accès aux mêmes loisirs. Il faut se battre sur les choses essentielles au quotidien pour avoir accès à toutes les choses que la vie a à nous offrir.

### Questions & Réponses :

**Q :** *On est nombreux ici à avoir habité dans différents pays, et je pense que l'attitude de la France par rapport au handicap est différente comparée à d'autres pays où l'infrastructure est mieux adaptée. En France est-ce que votre travail de lobby est aussi en lien aux infrastructures, par exemple avec la mairie de Paris pour que les nouvelles stations de métro soient plus accessibles et adaptées, est-ce que ça fait partie de votre travail aussi pour essayer de changer ce genre de choses ?*

**Michaël Jérémiasz :** Oui ça fait partie de nos engagements. Ce n'est pas la Mairie de Paris qui est responsable du métro, c'est la région Ile de France qui en a la délégation. Aujourd'hui c'est vrai, si j'avais un handicap plus lourd, je me serais sûrement posé la question à savoir si je veux rester ou pas à Paris, si je n'allais pas déménager aux États-Unis, où certes les infrastructures sont un peu mieux adaptées.

Quand j'y voyage, je ne me pose jamais la question si je vais pouvoir avoir accès au restaurant, ou aller aux toilettes. La question d'accessibilité dans un continent beaucoup plus jeune que le nôtre, et aussi où un tiers de la population est obèse avec des vrais problèmes de mobilité, est plus pratique. Ne serait-ce qu'à l'aéroport, en France il faut attendre d'être « pris en charge », ça a été pensé à l'envers. Alors qu'aux États-Unis, il y a des fauteuils partout et des services d'assistance partout. Ce n'est pas la situation idéale, mais l'accessibilité est beaucoup plus présente.

Vous parliez du métro, c'est une partie de notre travail de lobby. Aujourd'hui pour être autonome à Paris on ne peut pas être autonome en fauteuil roulant. Pour être autonome il faut une voiture, et donc avoir les ressources pour cette voiture. Donc au sein même d'une communauté déjà discriminée et souvent en situation précaire, il y a de fortes inégalités. Oui l'accessibilité fait partie des enjeux.



Après je n'ai aucune prétention. Je ne vais pas changer le monde. Rendre accessible une station de métro coûte entre 15 et 17 millions d'euros. Mais 15 à 17 millions d'euros sur un budget d'état, qu'est-ce que c'est ? Certes il y a 300 stations de métro, mais ce qu'on veut ce n'est pas que dans 5 ans toutes les stations soient accessibles ; mais commençons. Servons-nous des jeux olympiques pour nous dire qu'on va accueillir le monde entier tel qu'il est, handicapé et valide. Faisons de quelques grandes gares quelques segments. Mais ça ce n'est qu'une question de volonté politique.

Chacun se renvoie la balle. Et c'est là où nous avons un vrai travail profond de lobby à faire. Car le jour où on décide de paralyser le pays car on est 10 à 12 millions et qu'on décide justement d'avoir cette unité, simplement pour dire qu'on doit avoir accès aux mêmes droits, là ça fera peut-être bouger les choses. En ce moment la déclaration des droits de l'homme n'est pas respectée.



Demain si j'étais résident américain je pourrais faire des procès tous les jours pour discrimination. Donc oui, pour l'accessibilité pure physique vaut mieux vivre aux États-Unis. Pour l'accès au sport c'est l'Angleterre. On dit que pour l'équilibre global, le Canada est le mieux, le plus juste en termes d'intégration sociale. Les pays du Nord et scandinaves aussi. Évidemment il n'existe pas un pays parfait dans tous, mais la France est loin derrière. Et encore une fois, on est l'un des pays les plus riches. On a beaucoup de chemin à faire.

*Q : Est-ce que vous pensez que c'est utile d'avoir des quotas dans les entreprises ou le service public pour les personnes handicapées, un peu comme ce qui existe déjà pour les femmes ?*

**Michaël Jérémiasz :** Oui ça existe déjà en France : toute entreprise de plus de 20 salariés doit employer 6% de travailleurs handicapés. La réalité c'est que ça ne fonctionne pas. Toutes les semaines en novembre il y a la semaine européenne de l'emploi des personnes handicapées (SEEPH), pendant laquelle toutes les entreprises mettent beaucoup d'emphasis sur le handicap. C'est très bien mais les entreprises nous disent souvent que malgré leurs initiatives d'intégration, elles n'arrivent pas à trouver des travailleurs handicapés. La réalité c'est que c'est vrai. Pas toutes, mais un certain nombre d'entreprises fait effectivement le boulot : elles communiquent, ouvrent tous leurs postes à des personnes handicapées.



Mais le problème aujourd'hui c'est que ce n'est pas du tout 100% des enfants handicapés dans la République qui ont accès à l'école ordinaire. Et si on a un travail à faire aujourd'hui, c'est un travail d'une génération, de 20-25 ans, à commencer maintenant : de rendre obligatoire et systématique l'accès à l'éducation pour 100% des enfants de la République. Qu'il n'y ait plus des écoles séparées, qu'on n'ait plus aujourd'hui des enfants qui

arrêtent l'école parce qu'on a plus d'auxiliaires de vie scolaire.

On veut pouvoir avoir le bac, faire des études supérieures, et aujourd'hui la réalité est que ce travail n'est pas fait. Plus jamais je ne voudrais avoir à faire des conférences dans les entreprises pour sensibiliser les gens au fait que le handicap puisse « bien se passer ». En 2018, c'est fou de se dire qu'on doit encore faire ça !

La réalité est que si on avait évolué à l'école en compagnie d'enfants handicapés (ce que moi et je pense la plupart d'entre vous n'ont jamais fait), ce serait différent. En ce moment on est que très rarement confrontés au handicap. On ne le connaît pas ; et ce qu'on ne connaît pas nous fait peur. Les gens ne sont pas malveillants mais ils ne connaissent pas. Dans l'imaginaire de beaucoup de personnes, il n'y a rien de pire que d'être handicapé, vaut mieux mourir.

L'ignorance des gens dû au fait que la société ne fait pas son travail d'information, fait que les personnes ont des attitudes nuisibles. Et la réalité aujourd'hui est que c'est une responsabilité collective, parce que encore une fois, ça peut arriver à n'importe qui, ce n'est pas forcément quelque chose qui vous condamne à être ce que la société a décidé pour vous. C'est sûr, ça vous condamne à vous adapter, mais passons une journée ensemble, et on va s'éclater. Vous allez voir que la vie peut être très agréable en fauteuil roulant.

Ce n'est pas très grave d'être un peu dépendant, ça crée du lien social, il y a plein d'avantages aussi. Il faut trouver comment on décide de s'approprier ça, à notre échelle, pas seulement attendre que ce soient les élus. Chaque personne dans la société doit être capable de faire ce travail, mais avant tout, l'école ! Si on est capable depuis la plus tendre enfance de vivre ensemble, on ne se posera jamais la question : est-ce qu'on a envie de sortir avec une personne handicapée ?

Et bien non, on ne se posera pas la question, on décidera de sortir avec elle parce qu'elle nous plaît, un point c'est tout. La vie affective est en effet un enjeu, et un tabou. Mais c'est valable pour toutes les dimensions du handicap. J'ai un enfant qui a deux ans et demi, et pour lui le handicap c'est un non-événement, c'est complètement normal, d'une banalité sans nom. L'éducation a un rôle important à jouer dans la banalisation.



*Q : Si tu devais choisir un mot pour te décrire aujourd'hui, lequel choisirais-tu ?*

**Michaël Jérémiasz** : Le mot qui me revient le plus souvent, qui est plus une sensation, c'est que je me sens profondément heureux, et épanoui, d'être là où je suis et de faire ce que j'aime. Plus que ça, c'est la liberté, je me sens profondément libre. Et pourtant j'ai la société qui passe son temps à essayer de me mettre des poids, des freins, et plus on m'en rajoute, plus je me sens libre. Donc voilà, libre.



*Q : Avec vous, tout paraît facile : vous êtes très optimiste, et vous avez-vous-même banalisé votre handicap. Mais tout le monde n'a pas votre force d'esprit. Le handicap est difficile pour beaucoup trop de personnes, déjà certaines personnes sont dans le déni, retrouver un emploi est compliqué, les allocations ne sont pas suffisantes... Vous nous donnez beaucoup d'énergie, et avec vous c'est facile de banaliser la*

*différence, mais avec d'autres qui vivent moins bien leur handicap, on n'arrive pas à se comporter aussi naturellement. Comment faire ?*

**Michaël Jérémiasz** : Oui tout à fait c'est des choses qu'on me répète souvent. J'ai eu mon accident à 18 ans. Je vous parle aujourd'hui 18 ans plus tard avec la vie que j'ai menée, qui est évidemment une vie privilégiée et pas donnée à tout le monde. Mais tous les soirs pendant deux ans j'ai pleuré dans ma chambre d'hôpital. Certes, je m'éclatais en même temps, j'étais libre, mais quand je rentrais le soir, je pleurais, je pleurais parce que j'avais peur. Quand mon fils est né, j'ai eu une grande crise d'angoisse : comment on est papa quand on est en fauteuil roulant ? Ce qui est vrai c'est que chaque handicap est différent, tout le monde réagit différemment. Et j'ai la chance d'avoir ce tempérament optimiste. Pour moi, il n'y a rien de pire que le fait que la vie s'arrête, et donc mon seul objectif est de m'éclater, et de me dire qu'est-ce que je peux faire au quotidien pour trouver une source de bonheur et d'épanouissement.

C'est quelque chose qui me conditionne profondément, et ça ne veut pas dire qu'il ne m'arrive pas d'avoir des mauvais jours, mais ce n'est pas parce que je suis en fauteuil roulant. L'échelle de la souffrance est extrêmement personnelle. Si j'ai créé cette association ce n'est pas à titre personnel. Ce que vous dites est vrai : la plupart des personnes en situation de handicap souffrent. Il y a plusieurs dimensions : l'emploi, le logement, certes, mais aussi l'accès à la culture, aux loisirs.

Tous les aspects doivent être balayés. Et par mon travail je m'efforce à essayer de faire bouger les choses, et à aider les gens comme je peux. Je suis en fauteuil roulant c'est comme ça. Et ça m'a pris du temps à l'accepter, j'ai été voir un psychologue toutes les semaines pendant deux ans. Je ne le communique pas nécessairement directement en une heure comme ça, mais je l'écris. Sans vivre dans un monde de « bisounours », il y a la place au bonheur et il est possible.

Je ne crois pas au « quand on veut on peut », mais je ne crois pas non plus que parce qu'il nous est arrivé un accident, on ne peut pas accéder au bonheur. Par contre, oui, c'est un combat et on n'est pas tous égaux face à ce combat, on n'a pas tous le même tempérament, les mêmes outils. C'est ce que l'association essaie de faire, d'aider ces personnes dans leur reconstruction et dans leur quête du bonheur en leur fournissant des outils. Je sais bien que mon cas est unique, et que je suis dans une bonne situation par rapport aux autres, mais justement j'essaie d'utiliser ma position privilégiée pour faire bouger les choses.

Photos: [OECD/Maud Bernos](#)

---

<sup>i</sup> La transcription originale de la présentation de Michaël Jérémiasz a fait l'objet de modifications afin de garantir que le texte publié dans cette brochure soit présenté dans un format facile à lire.

Les “Coffees with the Secretary-General”  
ont l'honneur de vous présenter:

**Michaël Jérémiasz**

« Banaliser la différence »

Comme  
les Autres

